



Au service de la laïcité et de la liberté

Le Liban vu par les femmes : Alawiya Sobh moque avec truculence le macho bigot.

Oser braver les tabous de l'islam, et parler de la sexualité des femmes – mais aussi de leur servitude –, voilà qui n'est pas ordinaire. C'est pourquoi la sulfureuse Alawiya Sobh a fait scandale dans les pays du Golfe, où son premier roman – *Maryam ou le passé décomposé* – a été interdit avant d'être retiré des stands au Salon du livre du Caire, en 2002. Née à Beyrouth en 1955, originaire du Sud Liban, Alawiya Sobh s'est profondément engagée au début de la guerre civile. « Je croyais qu'elle allait instaurer la laïcité et les droits de l'homme, mais j'ai vite déchanté. J'ai vu que cette guerre était sale, qu'elle exacerbait l'intolérance », dit-elle. Et c'est finalement par la littérature qu'elle a affronté les démons de son pays. « J'écris sur ce qui fait mal dans cette société, poursuit-elle.

Les lois de l'islam ne sont pas équitables, surtout envers les femmes. La peur les contraint souvent à se réfugier dans la religion, alors qu'elle les aliène. »

Ce sont ces ténèbres qu'explore *Maryam ou le passé décomposé*. Un roman sensuel, drôle, truculent, qui ressemble à une tresse où, tour à tour, des femmes se confessent. Elles s'appellent Maryam, Ib-tissam, Yasmine ou Fatmé, et elles racontent leur quotidien dans une société carcérale où les mâles imposent une dictature mâtinée de bigoterie. « Quand un homme t'aime, il te souille, et quand il ne t'aime pas, il te dénigre », lance l'une d'elles, qui a trouvé un excellent moyen – le pet à répétition – pour éloigner le soudard qui lui sert d'époux.

Tout en fustigeant un monde infesté par les « bactéries de l'ignorance », ce récit brosse un tableau accablant de la

condition féminine – mariages forcés, interdits, viols et violences conjugales. Mais Alawiya Sobh ne se contente pas de dénoncer. Elle fait l'éloge de l'intimité des femmes, du désir et du plaisir qui leur ont été confisqués depuis plusieurs générations. « J'ai essayé d'écrire avec ma sensibilité, explique la romancière. L'érotisme, chez nous, est exclusivement mas-culin. Il est temps que les femmes donnent leur propre vision de leur sexualité et se réapproprient leur corps, en prenant la parole. » On comprend qu'Alawiya Sobh ait provoqué la colère... Son livre est un brûlot salutaire, une merveille d'insolence. Quelle audace ! Et quel talent ! A.C.

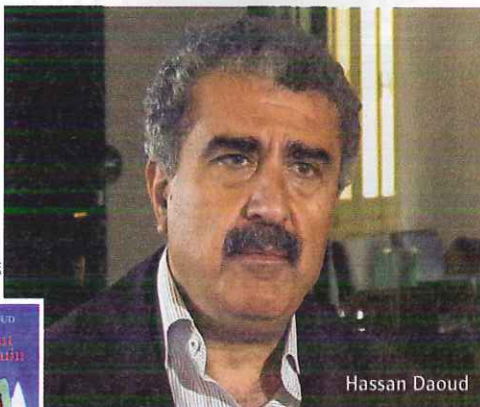
Maryam ou le passé décomposé (Maryam al-Hakaya) par Alawiya Sobh, traduit de l'arabe par Rachida Damahi Haidoux et Batoul Jalabi Wellnitz, 450 p., Gallimard, 20 €

Dans l'immeuble de l'attente

Dans cette chronique intimiste, un handicapé observe une ville détruite, guettant sa renaissance.

Au Liban, la guerre a tout détruit, sauf l'intimité des êtres. Cette intimité-là, Hassan Daoud l'explore dans une œuvre qui tient de l'autobiographie et de l'exorcisme : les âmes y chuchotent sous le fracas des bombes, en attendant de sombrer à leur tour. C'est dans le Beyrouth des années 1950 qu'a grandi Hassan Daoud, avant de devenir journaliste : pendant la guerre, il fut le correspondant du quotidien international *al-Hayat* puis il a dirigé les pages culturelles d'un autre journal, *al-Mustaqbal*. « Pendant mon enfance, raconte-t-il, la religion était très tolérante. Ma mère récitait ses prières cinq fois par jour, mais pas mon père. Nous vivions dans un immeuble qui était l'image réduite du Liban, une sorte de microcosme où se côtoyaient librement plusieurs confessions. »

Publié à Beyrouth en 1983, *L'immeuble de Mathilde* (traduit chez Actes Sud) réinventait ce monde-là. Et avec *Des jours en trop* (également traduit chez Actes Sud), Hassan Daoud déroulait le fil d'un



Hassan Daoud



long monologue, celui d'un vieillard poussant lentement les portes de la mort. Son nouveau roman, *Le chant du pingouin* (prix du Meilleur Livre au Liban en 1998), est tout aussi triste. Le narrateur est un jeune handicapé « au buste gonflé de vent ». Il vit dans une ville dont la désolation rappelle celle de Beyrouth, à l'heure du chaos. Son père vient de fermer sa boutique et la famille a déménagé au troisième étage d'un immeuble perché sur les hauteurs. L'essentiel

du récit va se passer dans ce huis clos où le narrateur, depuis la fenêtre, observe les multiples chantiers qui environnent le quartier : au cœur de ce *no man's land*, il guette inlassablement les signes d'une reconstruction et d'une renaissance, en attendant que « tout soit neuf ».

Le chant du pingouin est bien sûr une parabole, dans une ville délabrée où le narrateur s'aventure parfois, sans toujours retrouver son chemin. A la maison, son père est en train de perdre peu à peu la vue, comme si les ténèbres allaient recouvrir le monde de leur sinistre linéol... On pense à Thomas Bernhard en écoutant ce soliloque aux allures de requiem, où les tourments d'un jeune handicapé se conjuguent à ceux d'un pays sinistré. Avec, à la fin, un simple mot qui résume tout le destin libanais : « Attente ». A.C.

Le chant du pingouin (Ghinâ al-batrîq) par Hassan Daoud, traduit de l'arabe par Nada Ghosn, 160 p., Actes Sud/Sindbad, 19 €